

Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: 23 (1986)
Heft: 804

Artikel: Biographie : Auberjonois raconté par son fils
Autor: Dubuis, Catherine
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1022693>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 22.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

De quoi perdre ses racines

... L'ennui, c'est qu'il n'est pas de mois, pas de semaine où ne paraissent un ou plusieurs livres intéressants, importants, et dont il faudrait parler à tout prix — et même en s'en tenant au seul domaine francophone. Et que d'abord, il faudrait trouver le temps de les lire, et si possible de les comprendre. Et donc de réfléchir, éventuellement de s'informer, de procéder à des recoupements, c'est-à-dire de lire d'autres ouvrages...

(On me dit qu'à la Bibliothèque nationale, à Paris, il y a quelque 700 000 livres qui ne sortent plus, parce qu'ils sont trop dépenaillés; et un million, deux millions d'autres qu'il faudrait *baigner*, si j'ai bien compris, parce que le papier est attaqué par des acides ou par Dieu sait quoi — je doute quelquefois qu'Il sache! Et qu'il faut des mois jusqu'à ce que les nouvelles acquisitions soient enregistrées, cataloguées, classées — et où les mettre???) Ce qui veut dire que beaucoup d'entre eux n'ont guère de chance de se voir consacré ne serait-ce qu'un article, qu'une émission de radio — ne parlons pas de la télévision!

En voici deux qui n'ont guère de point commun que d'avoir été écrits par l'un ou l'autre de mes amis... (Et peut-être, tout de même, un autre point commun que je vais essayer de dégager): Lewis Wolfgang Brandt est professeur de psycho-

logie à Regina (Canada). Quand je fis sa connaissance à Nuremberg, en 1946, il parlait indifféremment l'allemand et le français. Aujourd'hui, il écrit en anglais un livre qui me semble important: *Psychologists caught* (University of Toronto Press, 1982), ce qu'on pourrait traduire par *Psychologues piégés*. Sous-titre: *Une psycho-logique de la psychologie*. Piégés par quoi? Par le langage, qui implique des structures souvent inconscientes, voire même presque impossibles à analyser, rendant par contrecoup toute traduction aléatoire. Et c'est ainsi que Freud parle de la *Seele*, mais que ses traducteurs anglais rendent par *mind* (ce que leur reproche Bettelheim), estimant apparemment que *soul* aurait des connotations trop spiritualistes et chrétiennes... C'est ainsi que si vous voulez parler de l'ami ou de l'amie de l'une de vos connaissances, vous direz: *son ami(e)* — et personne ne pourra savoir si votre connaissance est un homme ou une femme. Alors qu'en anglais, vous direz, selon le cas, *his* ou *her friend*, renseignant sur le sexe de votre connaissance, mais non pas sur celui de l'ami ou de l'amie. Alors qu'enfin en allemand, vous préciserez les deux aspects: *sein(e)* ou *ihr(e)* *Freund* ou *Freundin*. La conséquence en est que le psychologue ou le psychanalyste ont tendance à généraliser (les «jugements universels», dont Montaigne dit qu'ils sont lâches et dangereux), sans toujours se demander si le contexte culturel ne rend pas impossible cette généralisation.

Or c'est un peu le même problème qu'aborde Pierre Feschotte, professeur de chimie à l'Université, dans son livre *Les Illusionnistes, Essai sur le*

mensonge scientifique (Editions de l'Aire, 1985): la tendance de «la» science (de certains scientifiques) à présenter comme vérités intangibles ce qui n'est qu'hypothèses de travail. «Par des généralisations abusives, la métascience nous conduit à une vision mensongère de notre place dans l'univers.» (Prière d'insérer).

Livre qui va soulever des tempêtes — trop important pour que je n'y revienne pas dans un prochain DP!

... Mais j'y songe: les deux ouvrages ont un troisième point commun — un défaut: celui de Brandt n'a pas (encore) été traduit en français; celui de Feschotte n'a pas (encore) été traduit en anglais, en allemand, etc.! Qu'on y songe. J. C.

BIOGRAPHIE

Auberjonois raconté par son fils

Quel étrange démon pousse l'amateur de biographies? Neuf fois sur dix, il apprendra que le peintre admiré est un grincheux qui tire sur les pigeons et s'enferme dans un égoïsme commun à la plupart des créateurs¹. De même, le dit amateur passera une bonne partie de sa lecture à regretter que le biographe ne s'écarte pas plus de sa figure centrale, pour explorer d'autres personnages, en particulier les femmes que l'on sent bruire autour du peintre, au second plan comme il se doit. Le rappel du discret effacement de «Mademoiselle Cellier», tribut à payer pour partager la vie du grand Ramuz, me paraît ici exemplaire. La grand-mère du narrateur, Pauline, qui posséda le dernier équipage lausannois, la mère dont la «mémoire impitoyable», à quatre-vingt-dix ans passés, nourrit le biographe, autant de fortes personnalités que l'on aimerait mieux connaître.

Mais revenons à «René Auberjonois peintre vaudois». Le titre est bien sûr un hommage à Ramuz et à son Aimé Pache; mais il n'est pas que cela. En

QUAND ALU S'USE...

Depuis septembre dernier, les lecteurs du journal progressiste *Rote Anneliese* (83) sont informés des difficultés dans la gestion d'Alusuisse. Dans le numéro 83, le rôle des banques créancières est mis

en évidence, de même que les erreurs commises dans les investissements en Valais.

Il a fallu longtemps pour qu'on prenne au sérieux les critiques anciennes de la *Neue Zürcher Zeitung*. Quant à celles du petit journal haut-valaisan, on préfère les taire dans un monde où la vérité fait peur.

Un lieu surréal

A ceux qui reprochaient à la photographie de n'être qu'un reflet du réel et qui, selon une idée reçue, opposaient le réalisme photographique à l'art qui reconstitue le réel, le surréalisme a depuis longtemps donné une réponse.

André Breton a étayé ses œuvres les plus importantes de photographies, qui ne sont pas des illustrations du texte; la photographie atteste l'authenticité; elle fixe. Mais ce qu'elle fixe de la sorte, c'est

plus qu'un instantané, plus qu'un document. Quelque chose qui a un autre sens, explosif ou magique, est prouvé dans sa circonstance, épinglé.

Surréaliste (sans galvauder ce mot) la photographie du Lieu, après l'incendie de 1858. Je la connaissais par le remarquable ouvrage d'Elisabeth Breguet «Cent ans de photographies chez les Vaudois» (Ed. Payot). Et puis je l'ai retrouvée, pour elle-même, éditée en format carte postale par le Musée de l'Elysée, à Lausanne.

L'incendie étrangement a nivelé les toitures: une sorte d'incendie à neutrons. Les murs demeurent intacts; ce n'est pas une ville bombardée. Les façades,

à cette distance, sous cette lumière, sont à peine noircies, on ne sait si les traces de fumée sont un effet d'ombres. Au contraire la blancheur, les pignons presque tous nivelés, l'illusion de terrasses ou de patios, les fenêtres sans paupières, entraînent très loin en Méditerranée ou dans une ville marocaine. Mais les sapins du Jura contredisent, sans l'exclure, tout orientalisme, dans cette ville hors-du-temps, serrée dans ses maisons-murailles. Aucune trace de vie n'est perceptible. Explosante-fixe.

Le Musée de l'Elysée vend et édite, sous format carte postale, des œuvres de cette qualité. Déjà le choix est grand. Quatre sous pour rêver.

A. G.

effet, Fernand Auberjonois montre parfaitement bien comment l'œuvre de son père fut vaudoise au sens ramuzien, c'est-à-dire universelle, car nourrie aux racines, aux sources de l'homme Auberjonois. Une haute exigence et le respect total du métier font du peintre une figure austère; combien de toiles détruites pour n'avoir pas répondu aux contraintes esthétiques et techniques de l'artiste: «La véritable émotion que procure l'œuvre d'art (de quelque nature qu'elle soit) est d'ordre technique.» La très riche correspondance échangée avec son fils révèle d'incontestables dons d'écrivain. Les récits des relations d'Auberjonois avec la Suisse alémanique, avec Bâle en particulier, sont très savoureux. Ces «Bâlois riches et fiévreux, lardés de bonnes intentions», il leur rend hommage, car ce sont eux les premiers qui ont perçu, grâce à leur finesse et à leur vieille culture, la qualité de cette œuvre «déconcertante».

En résumé, ce livre n'est ni règlement de comptes, ni hagiographie — ces deux écueils des biographies familiales —, mais le regard amical et gai d'un homme sur un autre homme.

Catherine Dubuis



Auguste Reymond. Incendie du Lieu. La Vallée (Suisse), 1858.

¹ Fernand Auberjonois, *René Auberjonois peintre vaudois*, Payot, Lausanne, 1985.